Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Filles fraîches

Evelyn Lau

Volume 38, Number 5 (227), October 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32489ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lau, E. (1996). Filles fraîches. *Liberté*, 38(5), 15–25.

EVELYN LAU

FILLES FRAÎCHES*

Carol dans la salle de bains, tenant ses cheveux d'une main et un bâton de mascara de l'autre, son image déformée dans le miroir de la pharmacie. Son visage flottant à côté du rince-bouche cerise, de la soie dentaire, des vieux rasoirs. Carol coiffant ses cheveux couleur de miel et disant : « Tu ne me crois pas névrosée, hein ? Dis-moi ! »... arrivant dans le living avec la fermeture éclair de la trousse à maquillage entre les doigts, souriant comme sourient les filles. Elle a vingt-quatre ans – le même âge que Jane au salon de massage, Jane baissant la tête dans l'entrée quand elle a cru que personne ne la regardait, après le départ du vieux type. On dirait bien que celui-là en a pris plus que pour son compte. À vingt ans Jane dirigeait une agence d'hôtesses, maintenant elle est mise au rancart, assise toute la journée dans la pièce qui donne sur l'arrière, attendant un fidèle habitué tandis que les autres filles vont et viennent. Davantage de blondes de nos jours, maquillant leurs yeux clairs à table, fumant les cigarettes des autres filles, lisant des romans à l'eau de rose. Jane observe. Elle commence à avoir en permanence une moue dédaigneuse, l'air

* « Fresh Girls » est extrait de *Fresh Girls and Other Stories*, © 1993, Evelyn Lau, publié au Canada par Harper Collins Ltd. Avec l'autorisation de l'auteur.

qu'elle en sait trop, mais elle est pas mal quand elle met des vêtements ordinaires, un chandail et des jeans pour acheter de la soupe en sachet, des cigarettes ou des condoms près d'ici. Elle a des taches de rousseur sur les épaules, plutôt mignonnes. Elle paraît mieux quand elle enlève son maquillage, mais en habits de travail – le eyeliner bleu, la robe blanche ajustée, le truc en mousseline qu'elle noue dans ses cheveux – Jane a l'air crevée. Ouais, même si sa chambre est celle qui est décorée avec des petits boutons de rose sur l'abat-jour de la lampe près du lit.

Carol n'est pas comme ça, elle ne l'a pas fait assez longtemps. Assise sur le plancher, se piquant avec une seringue, étalant un filet de sang sur sa cuisse, sur cette robe empruntée quelque part, une mini violette à fleurs. De jolies jambes, des cheveux retombant sur les yeux ; elle n'est même pas en sueur, bien qu'elle se pique depuis maintenant vingt bonnes minutes. Elle m'a même préparé une seringue, elle est sur la boîte de carton renversée que Mark appelle la table basse. Un liquide couleur d'or pâle suivi d'un jet de son sang dans la seringue, comme un cheveu bouclé. Je le regarde, jette de nouveau un coup d'œil sur elle, attends de devenir suffisamment désespérée.

« Mark, j'ai besoin de cinq dollars pour des collants », dit Carol. Elle lève les yeux et la lumière de la lampe frappe son visage et ses cheveux ainsi que le plancher de bois. Ils sont tous de la même couleur, miel, et ses yeux clignent, ses dents paraissent, et Mark décolle rapidement. Elle est de celles à qui on ne refuse rien, on peut sentir la fraîcheur en elle, comme si elle venait de prendre une douche et de se poudrer avec du talc. Comme si elle venait de se promener à travers une forêt. Monica va la détester, elle qui fume comme une

cheminée et rouspète dans la pièce arrière, la jambe posée sur le bras du vieux divan, des magazines, des livres de science-fiction et des romans d'amour aux couvertures arrachées empilés derrière elle. Monica qui boit du bouillon de poulet dans une tasse et tire sur ses mèches coiffées devant le miroir sur la table. Monica à la fausse blondeur qui grisonne par endroits, là où le *grease* ne fait pas briller ses cheveux sous la lumière.

« Des nouvelles qui débarquent, il y en a tout le temps », grommelle Monica en expirant sa fumée avec colère. « Comment est-ce que je suis censée gagner ma vie, hein ? D'abord toi, ensuite la rousse, puis cette blonde maigre, mon Dieu ! elle aussi elle a un accent. Comment je vais faire pour avoir du travail ? Les hommes ne sont pas si nombreux, j'en suis réduite à rester assise ici tout l'après-midi, à attendre et attendre... » Les lèvres rouges de Monica se plissent de haine, puis la sonnette retentit et elle chausse des talons hauts, tire sur une boucle de cheveux devant le miroir du hall, attrape une poignée de condoms. Elle sait qu'il va vouloir une nouvelle fille, quel qu'il soit. Les hommes reconnaissent celles qui sont là depuis longtemps, elles ont la même odeur que la pièce du fond, où cinq cendriers travaillent en même temps, et leurs langues goûtent la soupe en sachet.

Monica aussi a l'air pas mal à la fin de la journée, dans une chemise d'homme et un petit short rose, examinant son visage dans le miroir en face de moi, enlevant avec soin un reste de fond de teint et brossant ses cheveux avant d'aller récupérer son enfant. Mais elle décide que c'est à mon tour de nettoyer la salle de bains et, pendant un instant, je la déteste. C'est facile de s'en remettre à la haine derrière les fenêtres condamnées de cet endroit, où chaque chambre a une lampe qui diffuse une lumière rouge pour que tout le monde ait l'air bien,

jusqu'à l'homme, si pâle et doux sur le lit qu'on dirait un bébé aux traits encore imprécis.

« Merci, Mark », dit Carol. Elle s'engage dans le couloir avec, à la main, le visage illuminé, un paquet de collants en provenance de l'épicerie du coin. Elle se tourne vers moi et pendant un moment son sourire s'étire d'une oreille à l'autre. « Hé ! tu trouves pas ça étrange de marcher dans la rue quand t'es *stoned* ? C'est comme, on dirait que tout le monde le sait, tu ne trompes personne, pendant que toi tu as peur à la pensée de te trahir d'une manière ou d'une autre, c'est comme s'ils savaient, juste à te voir. Ils te regardent tous de biais, sauf le type qui m'a sifflée. Il était debout sur son balcon. Il était vraiment mignon. Je me demande pourquoi les filles peuvent pas siffler les gars elles aussi ? Puis il y avait cette voiture de police dans la rue, le flic à l'intérieur m'a vraiment regardée d'un drôle d'air... »

Elle déchire l'emballage tout en bavardant, mais je lui prête à peine attention, mon bras est retourné sur le divan, Mark m'ordonne de sentir ma main et dit : « Bien, bonne fille, c'est ça, ça y est », et je me renverse très rapidement contre le dossier du sofa. Je sens ça monter dans ma gorge comme de l'argent ou du cuivre, avec une sensation de morcellement tout le long de ma nuque et de mes épaules, là où ça fera mal demain matin.

Moi aussi je passe beaucoup de temps dans la pièce arrière du salon de massage, mais peu importe, je vois d'autres gens. Il y a, par exemple, un médecin qui m'appelle toutes les deux ou trois semaines de Medecine Hat, en Alberta. « Je veux baiser ta chatte toute la nuit », qu'il me dit, ensuite il prend l'avion pour une conférence quelconque de médecins et je le retrouve sur le lit de sa chambre d'hôtel, en train d'attendre. Quand je reviens de la salle de bains avec mon maquillage à moitié disparu,

il me regarde, sourit et déclare : « Tu es encore jolie », comme s'il entrevoyait quelqu'un d'autre sous le visage que je porte pour lui.

Pour lui, et pour d'autres, je suis encore dans mes années Lolita, mais j'ai un anniversaire qui arrive bientôt. J'aurai vingt ans, et alors quoi ? La pièce du fond devient trop petite, et même le propriétaire se lasse de ces jolies filles avec leurs complexes d'Œdipe, blotties à côté du bureau où il tient les comptes et prend la moitié de leur argent ; ces filles qui relèvent leurs jupes et replient leurs jambes nues sous elles sur le fauteuil, et jouent avec leurs cheveux longs et bouclés tout en faisant la moue – « Et alors, Daddy, est-ce que je me les fais couper ? Je pensais peut-être me les faire couper la prochaine fois, tous ces bouts fourchus, regarde... » tandis qu'elles font miroiter une cascade de chevelures magnifiques devant lui. Chacune veut être belle pour Mario, lui il prend leur argent et les laisse s'asseoir dans la pièce arrière quand elles deviennent vieilles, à vingt-quatre, vingt-cinq ans. Il les laisse boire du bouillon de poulet, acheter des condoms pour les autres filles et recevoir quelques habitués, les puants et les poilus avec des pantalons à carreaux et des cravates de mauvaise qualité. L'épouse de Mario apparaît alors avec ses jambes couvertes de taches de rousseur, portant une robe rouge, inclinant la tête de côté et disant : « Non, ne les coupez pas, ce serait mauvais pour les affaires », et les filles referment les paupières sur leurs yeux et présentent des bouches plus vieilles, le genre de moue qui marque mépris et sagacité, et elles disent : « Eh bien, d'accord »... et Mario continue de bosser sur ses chiffres.

Mais pour certains hommes je suis toujours une fillette. C'est ainsi qu'il m'appelle, le vieux richard dans son appartement aux fenêtres noircies, « Fillette, dit-il,

Tu es encore une fillette », et je crois n'avoir jamais entendu de mots aussi doux. Il me téléphone les nuits où il est ivre. Il ne me touche jamais, celui-là, il veut seulement que je m'assoie sur son divan recouvert de soie, dans cette pièce incroyable avec un mur couvert de miroirs, comme un étang glacé, et des roses rouges dans un vase de cristal posé sur le piano à queue. Enroulé dans ses couvertures, le vieillard fume des Silk Cuts et me demande d'allumer la lampe à l'huile sur la table. Je règle la mèche trop haut, la flamme dégage une spirale de fumée noire qui laisse une tache sur le plafond. Le type se détériore. Une nuit, quand je vais pisser, je vois qu'il a vomi son dîner dans la toilette, des tronçons de haricots verts flottent dans la cuvette avec du riz ou quelque substance blanche et gélatineuse : il n'a même pas pris la peine de tirer la chasse d'eau. Mais il aime ses Rusty Nails de la façon dont je les fais – maladroitement, « Comme une femme, dit-il, les femmes ne savent jamais comment préparer des drinks ». Je les lui apporte, clapotants contre le verre – une demi-tasse de Drambuie, une demi-tasse de scotch, sans glace, débordants. Il sourit faiblement, me regarde dans le miroir et dit si je parais bien ou mal-choisis-ta-semaine, je me retourne, lisse quelque morceau de tissu sur mon ventre et déclare : « Je grossis », il dit : « Oui », puis : « Non, non, tu es parfaite, tu n'es qu'une fillette ». Et mon ventre ballonne à l'intérieur, oh ! douce sensation.

« Tu me plais, dit-il, et ça c'est un vrai compliment, parce que, d'habitude, je n'aime personne. »

Mais les chauffeurs de taxi rient tout bas quand je repars, en refermant la barrière de fer forgé derrière moi : « Ce vieux mec-là est tout un numéro, vous savez, il y a des professionnelles comme vous qui sortent de son appartement presque tous les soirs. »

Je sais. J'ai eu vent de la fille qui vient du meilleur salon de massage en ville, je sais comment elle se place dans la chaise longue et ce qu'il lui fait. Mais il me fait jamais rien et ça m'arrange. Je passe des nuits près du téléphone à attendre qu'il se soule et m'appelle, et je me rends à l'adresse secrète grâce à certains chauffeurs de taxi, franchissant tout un labyrinthe de portes à claire-voie, de jardins et d'appartements exclusifs où il vit. Il sera ivre et en train de jouer avec l'horloge monumentale dans le corridor, il m'offrira un drink puis me dira de le préparer moi-même. Pourvu que je l'écoute jusqu'à trois, quatre heures du matin et que je lui donne un somnifère avant de partir, je reste sur sa liste de « filles obéissantes », et parfois il m'appelle même par la suite et laisse des messages sur mon répondeur.

« Désolé, Fillette, je ne me souviens pas du tout de ce qui est arrivé la nuit dernière. Nous ne sommes pas allés au lit, n'est-ce pas ? » Et je le rappelle et le rassure : « Non, tout est resté tel que vous le voulez, pur. »

Pur comme la coke, comme la poudrerie. Je connais tous les trafiquants de la ville, ils tiennent tous des réunions chez Mark ; l'Anglais avec la cravate de travers qui balance des bâtons de golf vers moi et profère à n'en plus finir : « Espèce de conne, espèce de conne », et sort une petite balance verte pour peser mon achat ; le Japonais dans ses chandails de marque avec les pilules jaunes dix fois plus fortes que la morphine qui m'observe et attend que je descende et l'appelle, avec ses yeux cupides et sa Jag toujours garée juste passé le coin de la rue. Ils ont tous mon numéro.

Mais j'ai aussi les leurs. Celui du vieux mec est le meilleur. Quand je dis autour de minuit (comme je le fais toujours) que je dois partir, il me retient avec sa petite pince blanche et dit : « Non, je t'en prie, reste, s'il te plaît !

Je te donnerai un autre deux cents, vas-tu rester ? » Et puis, avant que sa lèvre puisse se replier sur elle-même, avant qu'il ne devienne sérieux et réfléchi, et dise : « C'est triste, n'est-ce pas, quand on y pense, c'est triste de te faire venir ici et de te payer pour que tu m'écoutes », je cours dans l'autre pièce et trouve son chéquier. Certaines nuits, je suis obligée de remplir le chèque pour lui. Il le dépose, me regarde avec des yeux de cerf et un sourire triste et confie : « Je ne peux pas, je suis trop ivre », et je le remplis, puis je guide sa main à l'endroit où il doit signer tant bien que mal. Ensuite je prends le chèque, plus le lot de billets de vingt dollars qu'il a alignés pour moi sur le comptoir de la cuisine. Et je pousse un petit hurra au moment où je passe devant les jardins et à travers les grilles vers l'ascenseur en marbre, parce que j'ai réussi une fois de plus. Parce que je suis encore sa Fillette.

Donc peu importe la pièce de derrière, bien que, oui, j'ai ce qu'on pourrait appeler des dépenses. Et un nom de fillette, comme celui de Jane, qui me suivra pathétiquement d'anniversaire en anniversaire. Je n'ai jamais voulu vieillir comme les autres adolescentes, je savais qu'il n'y avait rien à attendre là, sinon de vieux habitués malodorants et un défilé de nouvelles filles, seize, dix-sept ans, franchissant illégalement les portes de tous les salons de massage en ville et me volant ma place. Jours d'humiliation, assise dans la pièce du fond, à passer à travers un vieux *Vogue*, à répondre au téléphone, à accompagner les filles à la chambre forte où elles déposent la moitié de leur argent. J'observe Jane avec un sourire las comme celui qu'elle a sur les lèvres ces jours-ci, pendant qu'elle triture le ruban dans ses cheveux et que son ventre commence à s'arrondir sous l'étroite robe blanche. Ils sont ma seule famille, Mario, les visages des filles qui passent et les michetons qui sonnent à la porte et tâtonnent vers mes bas dans les chambres d'en haut où

je me rends munie d'un ensemble comprenant condoms, vaseline et poudre pour bébé, et une vidéo porno pour les inciter à sortir les billets de cinquante dollars de leur portefeuille si mon corps nu ne suffit pas.

Carol est prête, elle a mis ses talons hauts et elle attend, nerveuse, à côté de moi sur le sofa. Elle n'a pas à dire quoi que ce soit pour que je sache qu'elle l'a fait quelquefois seulement.

« Euh... je suis pas vraiment certaine à propos de ceci », chuchote-t-elle en pinçant sa jupe. « Mark m'a dit que le type est réellement gentil, un Chinois, paraît-il, mais, au fait, est-ce que je dois l'embrasser ? Est-ce qu'on est censées les embrasser ? »

« En tout cas, moi je le fais », que je lui réponds. « Si tu veux être spéciale, tu le fais aussi, parce que la plupart des filles ne le feront pas », mais sur ce, Mark sort de sa stupeur au bout du divan, et le Chinois en question s'amène dans le couloir avec une grosse face en forme de lune.

Mark dit : « Voici Carol... » mais le visage de Carol s'assombrit, et aussitôt après, elle est dans la cuisine avec Mark, et je l'entends qui dit : « S'il te plaît, j'ai besoin d'une piqûre avant d'aller dans la chambre, je t'en supplie, Mark, me fais pas ce coup-là, je croyais que tu étais mon ami. J'ai l'impression que tu t'en fiches, tu veux rien savoir, je le connais même pas ce type, donne-moi juste une piqûre avant que j'y aille. »

Et lui de rétorquer : « Non, allons donc, Carol, sois pas stupide, il va s'apercevoir que t'es *stoned*, il dit qu'il aime seulement les filles propres, les filles qui se sont jamais droguées. »

Et me voilà laissée seule avec l'individu dans le living. Il est planté là. Je lui souris gentiment.

« Voulez-vous vous asseoir ? »

« Non, non, je suis assis toute la journée. Au bureau. » Il reste debout là, jouant avec quelque chose dans la poche de son veston, regardant autour avec ses paupières baissées. Il me jette un coup d'œil rapide, je croise les jambes.

« Es-tu propre ? » qu'il me lance.

« Oh ! mais oui », dis-je en gardant le sourire. « Je ne touche jamais aux drogues, je ne fume même pas. » (C'est vrai sur ce dernier point, j'ai cessé il y a un an.)

« Bravo ! tu as l'air d'une fille bien. » Il entend la voix de Carol en provenance de la cuisine, et il se tourne vers moi et dit : « Et toi, es-tu... ? » Sa voix est hésitante, de la sorte que j'aime, de la sorte que je peux manipuler. « Je peux aller jusqu'à cent... »

Je lui dis non en riant. J'ai travaillé dur toute la semaine, je suis pleine aux as. « Non, mon chou, je suis en vacances. Mais Carol va s'occuper de toi. »

J'entends Mark la pousser dans la salle de bains, résigné, et nous attendons, le client et moi, dans le séjour ; lui, debout en silence à mes côtés, trop anxieux pour faire le moindre mouvement ; moi, aspirant les émanations chimiques et souriant largement au second plan jusqu'à ce que Carol réapparaisse, le visage rayonnant, les yeux comme des sphères de discothèque, argentées et tournoyantes. Elle m'agrippe et murmure qu'elle a besoin d'un condom, puis disparaît dans la chambre à coucher avec le client et, dans l'embrasement de la porte des w.-c., Mark me tend une seringue qui ne se refuse pas.

C'est comme à des jours de là que Carol émerge de la chambre, et j'entrevois le postérieur du chinetoque au moment où il entre nu et à pas feutrés dans la salle de bains, mais ça ne fait sûrement pas si longtemps que cela parce qu'elle vient tout juste de revenir de la piqûre que

Mark lui a donnée. Je lui demande : « Et alors, comment ça c'est passé ? », comme l'avait fait Jane lors de ma première journée au salon de massage, quand j'étais revenue après mon premier client, tenant une enveloppe scellée pour la chambre forte de Mario. « A-t-il été correct ? »

Je me souviens pas de ce que j'ai répondu cette fois-là, mais Carol ne dit rien. Ses yeux sont ternes et ils me fuient comme si ça faisait mal de me regarder en face. Elle traverse le plancher de bois dur et sort sur le balcon. Le soleil commence à paraître, je peux voir la lueur jaune citron mêlée de rose et de bleu en bordure des rideaux, j'entends Mark prendre ses aises sur le lit qui vient de se libérer dans la chambre.

« Carol », je dis, mais je la distingue à peine sur le balcon, en train de chercher une cigarette, et je m'enfonce au milieu des coussins et prends la seringue qu'elle a laissée pour moi sur la table basse. Et elle reste dehors comme ça pendant un bon moment, sombre et immobile, appuyée contre la balustrade, et je sais bien que ce n'est pas parce qu'elle aime les levers de soleil.

Traduit de l'anglais par Suzanne Bousquet